

CONTRIBUTION DES FEMMES DU BASSIN ARACHIDIER À LA SÉCURISATION ALIMENTAIRE À BIRKELANE : DE LA PRODUCTION AGRICOLE À L'EXERCICE D'ACTIVITÉS ÉCONOMIQUES SUPPLÉMENTAIRES

Ibrahima DIA

*Dr., Enseignant-chercheur, Université Cheikh Anta DIOP
Département de sociologie*

Alassane SOW

Dr., Université Cheikh Anta DIOP, département de sociologie

Bintou Fofana

Université Cheikh Anta DIOP, département de sociologie

Résumé

Dans le contexte du Sénégal, la place des femmes du bassin arachidier dans la promotion du développement rural, particulièrement dans la construction sociale de la sécurisation alimentaire engendre de nombreux mythes et malentendus liés aux changements significatifs intervenus dans le secteur agricole au cours des vingt dernières années. Ces changements ont profondément affecté cette place et les perceptions que la société se fait d'elle de façon négative. Mieux, l'absence de politiques et de stratégies de programmations adéquates conduit à occulter la contribution des femmes du bassin arachidier à la sécurisation alimentaire et au développement local rural à travers l'agriculture et d'autres activités économiques secondaires à Birkelane. Le refus permanent de reconnaître et de prendre en compte le savoir et le travail agricole des femmes du bassin arachidier, l'incapacité à intégrer la réalité de la condition féminine dans les théories, les politiques et les programmes de développement local rural sont manifestes à tous les niveaux de la construction du développement au Sénégal. Ainsi, ce présent article se propose d'analyser, à travers une approche constructiviste inspirée de l'anthropologie du développement telle qu'elle est conçue par Jean Olivier De Sardan, les manières dont les femmes du bassin arachidier arrivent, de façon participative, interactive, inclusive et endogène, à contribuer à la sécurisation alimentaire et à tenir une bonne partie de l'économie rurale tout en faisant la promotion du développement local rural. Sur la base d'une analyse basée des questionnaires et entretiens individuels effectués auprès des femmes du bassin arachidier, cet article indique, contrairement aux thèses relatives à la domination masculine, au non-respect des droits des femmes et aux attitudes attentistes des femmes africaines, que les femmes du bassin arachidier jouent un rôle significatif dans la construction d'une sécurité alimentaire à travers l'agriculture, la transformation des produits agricoles, l'élevage, le commerce, etc. De la production agricole à l'exercice d'activités économiques supplémentaires, elles participent donc à la croissance économique, la lutte contre la pauvreté et la sécurisation alimentaire tout en s'autonomisant, malgré les rapports de genre, les difficultés auxquelles les femmes du bassin arachidier sont confrontées dans ces domaines d'activité, les incertitudes et contraintes qui caractérisent Birkelane.

Mots-clés : *femmes du bassin arachidier, production agricole, développement rural, activité économique supplémentaire, sécurisation alimentaire, Birkelane.*

Summary

In the Senegalese context, the role of women in the groundnut basin in promoting rural development, and particularly in the social construction of food security, gives rise to many myths and misunderstandings linked to the significant changes that have taken place in the agricultural sector over the last twenty years. These changes have profoundly affected the sector and society's negative perceptions of it. What's more, the absence of appropriate policies and programming strategies obscures the contribution made by women in the groundnut basin to food security and local rural development through agriculture and other secondary economic activities in Birkelane. The ongoing refusal to recognize and take into account the knowledge and agricultural work of the women of the groundnut basin, and the inability to integrate the reality of the female condition into theories, policies and programs for local rural development, are evident at all levels of development construction in Senegal. Using a constructivist approach inspired by the anthropology of development as conceived by Jean Olivier De Sardan, this article analyzes the ways in which women in the groundnut basin are able to contribute to food security in a participatory, interactive, inclusive and endogenous way and hold a large share of the rural economy, while promoting local rural development. Based on an analysis of questionnaires and individual interviews carried out with women from the groundnut basin, this article shows that, contrary to theories about male domination, lack of respect for women's rights and the wait-and-see attitudes of African women, women from the groundnut basin play a significant role in building food security through agriculture, processing of agricultural products, livestock breeding, trade, etc. From agricultural production to the exercise of additional economic activities, they therefore participate in economic growth, the fight against poverty and the promotion of local rural development. From agricultural production to additional economic activities, they contribute to economic growth, the fight against poverty and food security, while empowering themselves, despite gender relations, the difficulties faced by women in the groundnut basin in these areas of activity, and the uncertainties and constraints that characterize Birkelane.

Key words: *women in the groundnut basin, agricultural production, rural development, additional economic activity, food security, Birkelane.*

Introduction

Bien que les sources, les travaux et les approches qui traitent de la sécurité alimentaire soient généralement innombrables, ils restent liés à des contextes de production spécifique. Le Comité de la Sécurité Alimentaire mondiale (CSAM) affirme que "tous les êtres humains ont, à tout moment, la possibilité physique, sociale et économique de se procurer une nourriture suffisante, saine et nutritive leur permettant de satisfaire leurs besoins et préférences alimentaires pour mener une vie saine et active". En conséquence, la FAO³ définit la sécurité alimentaire comme "l'accès durable

³ Anne Thomson et Manfred Metz, (1999), *Les implications de la politique économique sur la sécurité alimentaire*, FAO, Rome, 1999, p.2.

et assuré pour tous les groupes et individus à une nourriture adaptée en quantité et en qualité pour satisfaire leurs besoins alimentaires". Il existe quatre dimensions à ce concept : l'accès, la disponibilité, la qualité et la stabilité. Cependant, cette définition de la FAO est institutionnelle et technique et suscite des confusions avec les concepts d'autosuffisance alimentaire, de souveraineté alimentaire et de droit à l'alimentation qui apportent des dimensions plus politiques ou juridiques. En anglais, le terme « sécurité alimentaire » fait référence à d'autres termes tels que la qualité, la sûreté alimentaire et la sécurité sanitaire. Ces idées rappellent l'hygiène, l'innocuité des aliments et le maintien de la salubrité des aliments. De nombreux travaux sur la sécurité alimentaire, en particulier ceux d'Amartya Sen⁴, ont démontré qu'un pays ou une région ne peut pas vaincre la famine uniquement en produisant suffisamment de nourriture.

Il y a des pays comme l'Inde, le Brésil et la Chine qui ont réussi à produire une quantité suffisante de nourriture pour subvenir aux besoins de leur population, ainsi qu'à exporter les restes, sans faire disparaître la famine. Dès 1986, la Banque Mondiale a proposé une définition de la sécurité alimentaire dans son rapport sur la Pauvreté et la Faim qui met l'accent sur l'accès à des ressources alimentaires pour mener une vie saine et active. Cette définition inclut l'accès à des ressources alimentaires à tout moment. Lors du Sommet Mondial de l'Alimentation de 1996, cette définition sera modifiée et complétée, et elle demeure presque inchangée jusqu'en 2012, date à laquelle la notion de sécurité nutritionnelle sera ajoutée, pour tenir compte des avancées des sciences de nutrition.

Pierre Janin (2021 : 61-78) examine l'autonomie alimentaire de l'Afrique dans un contexte de remise en question de la globalisation alimentaire, qui a été bouleversée par les effets du Covid-19. Selon lui, même si la voie politique vers l'autosuffisance alimentaire a été testée avec des résultats mitigés, elle reste encore mobilisatrice. Pour leur part, les données descriptives révèlent des Afriques différentes, plus ou moins autonomes, marquées par deux grands paradoxes alimentaires. Compte tenu de la diversité des paramètres changeants à prendre en compte, les voies futures d'une autonomisation alimentaire à l'échelle nationale paraissent étroites. Plus que jamais, ils dépendent des réglementations politiques approuvées. Selon l'auteur, elle semble relever d'un triple défi aujourd'hui, dans un contexte de changement global accéléré et de risques systémiques : productif, avec des choix de modèles contrastés ; économique, avec des alternatives différentes ; et politique, avec des modes de régulation multiples. Pour créer de nouvelles formes d'action publique adaptées au temps présent, il est nécessaire de réfléchir en prenant en compte les particularités des contextes, tant sur le plan territorial que sociétal. De plus, l'autonomisation fait référence au caractère stratégique de l'approvisionnement en denrées alimentaires de

⁴ Amartya SEN, (1981), *Poverty and famine: an essay on entitlement and deprivation*, Oxford University Press, <https://doi.org/10.1093/0198284632.001.0001>.

base pour un État, une société, une région ou un groupe de population. Au cœur de l'approvisionnement alimentaire, la multitude des acteurs stratégiques présents pose d'emblée la question des régulations et de la répartition des pouvoirs. C'est pourquoi l'autonomisation dépasse largement l'objectif de croissance de la production et d'amélioration de la productivité agricole, à laquelle elle est encore habituellement réduite. L'idée d'autonomisation n'est pas une notion nouvelle : elle a longtemps été utilisée en Afrique comme discours, agenda programmatique et projet sociotechnique.

Selon Pierre Janin (2017), le passage de « sécurité alimentaire » à « sécurisation alimentaire » peut sembler inévitable, car les termes semblent être très similaires. Cependant, il y a une forte distinction : l'un se concentre sur les états instantanés du manque, l'atteinte de normes normées telles que la réduction des risques et leurs effets ; l'autre prend en compte les dynamiques processuelles qui permettent de construire des capacités endogènes sur une période plus longue. Selon l'auteur, les politiques alimentaires, comme toute politique, se construisent autour de concepts plus ou moins englobants, répétés et martelés ; elles sont souvent alimentées par des présupposés idéologiques plus ou moins affirmés et explicites, déclinées autour de cadres stratégiques plutôt redondants et progressivement harmonisées avant de se traduire en actions techniques mettant en œuvre des outils, des méthodologies et des moyens variés et fluctuants. En conséquence, elles doivent être considérées à la fois comme un « produit » du système politique et techno-expert, mais également comme un « terrain » de confrontations et d'arrangements massifs d'actions publiques portées par des acteurs multiples. Les normes d'analyse de l'insécurité alimentaire ont considérablement changé depuis les années 1960. Cependant, ces changements n'ont pas toujours abouti à des avancées notables. Et cette situation tend à être consolidée par l'harmonisation progressive récente des cadres d'analyse, qui renvoie à un processus de normalisation et de rationalisation croissante. Il tend à persister lorsqu'il y a une disparité entre les déclarations d'intention, les injonctions prescriptives et les interventions réelles sur le terrain. Elles sont organisées autour d'options éprouvées en termes de contenu et ont pour objectif de lutter contre certaines formes de pauvreté alimentaire chronique et de précarité alimentaire et nutritionnelle. Jean-Pierre Olivier de Sardan (2008), quant à lui, partage ses résultats des enquêtes menés par le LASDEL. À travers ces résultats, il propose une vision nouvelle de la crise alimentaire, très éloignée des clichés des médias. Il met en particulier en évidence le rôle décisif des stratégies locales de « débrouille » et de survie : migrations, salariat agricole, « petits boulots », emprunts et « dépannages », vente de biens, modifications du régime alimentaire. Ces stratégies ont été plus décisives que les aides extérieures. L'inventaire de ces aides montre de nombreux malentendus et diverses frictions dans au moins trois domaines : les modalités des distributions et leur usage ; les conditionnalités, qui ont suscité au sein des populations des stratégies de « contournement » ; les rapports avec la malnutrition infantile.

Enfin, cette crise alimentaire laisse transparaître en filigrane ses « bénéficiaires ». D'après l'auteur, la « famine » de 2005 au Niger a fait l'objet d'une large couverture médiatique en Europe, aujourd'hui reconnue comme excessive. Cette « crise alimentaire » a eu plusieurs causes, la principale étant la forte hausse imprévue des prix dans un contexte rural fortement monétarisé où l'ingéniosité et la migration sont devenues des stratégies essentielles pour acheter les céréales supplémentaires dont nous avons besoin chaque année. La crise de l'agriculture pluviale nigériane est en fait structurelle. L'attention des médias s'est également concentrée sur les images de malnutrition infantile, qui est en fait chronique dans toute la région et découle d'une combinaison de facteurs économiques, sociaux et culturels. La distribution massive de denrées alimentaires (ne ciblant pas les pauvres) résultant de l'attention médiatique a été interprétée par les populations locales comme une nouvelle forme de « rente de développement » et a donné lieu à diverses stratégies de captation. L'analyse de cette crise révèle une réalité complexe éloignée des débats malavisés de la variété « organisations humanitaires vs institutions de développement », « causes économiques vs causes culturelles » ou « cultures commerciales vs autosuffisance alimentaire ».

Toutefois, divers travaux sont en cours pour intégrer, dans la définition de la sécurité alimentaire, des préoccupations de durabilité environnementale et sociale des systèmes alimentaires et relatives aux nouvelles pathologies nutritionnelles dites « de pléthore » qui touchent désormais tous les pays du monde. Ainsi est proposée la notion de « sécurité alimentaire et nutritionnelle durable ». Dans le cadre de cet article, nous considérons comme sécurité alimentaire la disponibilité en permanence dans les ménages, de denrées alimentaires, la capacité de se procurer à tout moment des aliments pour assurer un apport nutritif suffisant pour les membres d'une famille. Selon Sécou O. Diédhiou (2023 : 39-56), l'étude porte sur le rôle des femmes pour assurer l'essor de la production de produits vivriers dans l'aire alimentaire constituée dans et autour de la ville de Ziguinchor au Sénégal. D'après Diédhiou, si dans le pays les hommes prédominent en tant que chef de ménage, cette situation est en partie inversée dans cette ville de Casamance où les femmes sont actrices principales dans l'essor de l'agriculture urbaine, particulièrement du maraîchage, de la riziculture, de l'exploitation et de la transformation de la noix de cajou. Le riz et les légumes produits en propre suffisent pour la satisfaction des besoins alimentaires de leur famille. Selon l'auteur, les revenus monétaires générés par les ventes sont significatifs. Ils ont été toutefois amputés de manière importante pendant la pandémie de 2020 à 2022.

Cependant, il convient de souligner que les travaux traitant de la sécurisation alimentaire dans le contexte du Sénégal, notamment en milieu rural sont peu nombreux. La plupart s'intéressent à la manière dont les acteurs cherchent à la mettre en œuvre et à la promouvoir de manière concrète, sans nécessairement mettre l'accent sur la contribution des femmes du bassin arachidier dans la construction de la sécurité alimentaire.

Ceux ambitionnant de la définir d'un point de vue théorique, sont extérieurs au champ de la sécurité alimentaire et l'abordent plutôt d'un point de vue sécuritaire, alors que dans le cadre de notre article nous envisageons de l'aborder sous l'angle sociologique. Mieux, le rapport entre femmes et sécurité alimentaire a donné lieu à des travaux à la fois critiques et militants : alors qu'un certain nombre ont influencé l'intervention de l'État en politiques agricoles, d'autres ont participé au développement des politiques de sécurité alimentaire, qui visent spécifiquement à rapprocher les populations de l'offre politique. Il s'ajoute à ces travaux ceux d'auteurs ayant mobilisé la notion de sécurité alimentaire pour tenter de comprendre, à travers divers contextes, la contribution des femmes que l'on peut situer dans des champs d'activités différentes. Les études qui se penchent sur la question de la sécurité alimentaire se sont peu attardées à la contribution des femmes du bassin arachidier dans la construction de la sécurité alimentaire et du développement local en milieu rural. Nous savons néanmoins que les femmes du bassin arachidier sont des actrices incontournables dans le processus de sécurisation alimentaire et la promotion féminine du développement local rural. À Birkelane, les femmes exercent des activités agricoles qui leur assurent une certaine position sociale et une autonomie au sein de la famille. Ainsi, avec le peu de terres dont elles disposent, elles s'adonnent durant la saison sèche et l'hivernage au maraîchage et la culture du manioc, la transformation de la patte d'arachide et de l'huile locale pour lutter contre la pauvreté et la famine et améliorer leurs conditions de vie. Les femmes du bassin arachidier cultivent leurs propres parcelles tout en participant au travail des champs collectifs familiaux. C'est pourquoi dans le cadre de cet article nous cherchons à comprendre comment la production agricole et l'exercice d'activités socio-économiques supplémentaires des femmes du bassin arachidier contribuent à la construction sociale de la sécurité alimentaire à Birkelane, malgré les rapports de genre, les difficultés auxquelles ces femmes sont confrontées dans ces domaines d'activité, les incertitudes et contraintes climatiques et socioéconomiques du bassin arachidier. Après avoir introduit ce présent article, nous abordons maintenant le contexte, la problématique de recherche, avant de préciser l'approche, le cadre et la méthodologie de recherche retenus.

1. Contexte et problématique de recherche

Au Sénégal, le concept de sécurité alimentaire a évolué sous diverses formulations selon certaines périodes de l'histoire récente du pays. Le principe de base veut que toute agriculture a pour but de nourrir les populations (autosubsistance), avant de prendre des formes de rente, mercantile. Juste après les indépendances et à la faveur d'une démographie au Sénégal assez favorable, la couverture de besoin alimentaire était assez satisfaisante. Mais le Sénégal avait hérité de la colonisation et pour les besoins d'une meilleure orientation de la production vers la culture de rente : l'arachide. Le colon avait introduit le riz brisé au détriment des céréales

locales avec la technologie de transformation à l'époque très embryonnaire. L'utilisation de ce riz importé dans la cuisine locale s'est accentuée au détriment des céréales locales dont le processus de transformation depuis la récolte est très long et fastidieux pour les femmes.

Selon le Comité de la sécurité alimentaire mondiale, le concept de sécurité alimentaire est apparu dans les années 1970, dans un contexte de flambée des prix des céréales sur les marchés internationaux liée à une succession de mauvaises récoltes, de diminution des stocks et de hausse des prix du pétrole. À l'époque, de nombreuses régions du monde souffraient d'insuffisance de production alimentaire pour nourrir leur population et étaient particulièrement vulnérables aux accidents climatiques ou aux attaques de prédateurs. Les projections de production agricole et de population laissaient craindre un écart croissant qu'il serait difficile à combler sans un effort important. La définition adoptée par la Conférence mondiale de l'alimentation en 1974 reflète ce contexte : « Disposer à chaque instant, d'un niveau adéquat de produits de base pour satisfaire la progression de la consommation et atténuer les fluctuations de la production et des prix ».

Les interrogations, réflexions et recherches sur la question alimentaire en Afrique à travers le concept de « sécurisation alimentaire » sont relativement récentes. Ce concept renvoie aux difficultés persistantes pour atteindre les objectifs normés en matière de lutte contre l'insécurité alimentaire. Marquant les limites des approches techniques du traitement curatif de l'insécurité alimentaire dans un contexte de crises prolongées, la sécurisation alimentaire découle du renforcement des incertitudes multiples et structurelles dans des contextes caractérisés par des ressources limitées. Il est lié aux attentes croissantes des sociétés locales en matière de lutte contre la précarité alimentaire et à leur capacité renforcée à s'exprimer et à se mobiliser. Dans le contexte du Sénégal, la fonction de la femme du bassin arachidier dans la sécurisation alimentaire a engendré de nombreux mythes et malentendus à cause des changements significatifs, qui sont intervenus dans le secteur agricole au cours des vingt dernières années.

Toutefois, l'absence continuelle de politiques et de stratégies de programmation adéquates conduit à occulter la contribution des femmes à l'agriculture. Le refus permanent de reconnaître et de prendre en compte le savoir et le travail agricole des femmes, de même que l'incapacité à intégrer la réalité de la condition féminine dans les théories, les politiques et les programmes de développement sont manifestes à tous les niveaux du développement économique mondial. Alors que les femmes du bassin arachidier jouent, elles aussi, un rôle significatif sur le plan de l'agriculture, de la transformation des produits agricoles et de la vente. Autrement dit, les femmes du bassin arachidier, contribuent tant à la croissance économique et la lutte contre la pauvreté. Ainsi, l'amélioration de l'accès des femmes productrices à la connaissance et à l'innovation demeure un solide défi à relever. La nécessité d'améliorer les richesses naturelles exige des meilleures technologies, plus durables et respectueuses de l'environnement. Toutefois,

il faut investir dans l'agriculture irriguée de grande taille et dans la bonne gestion de l'eau ainsi que dans la gestion des terres afin de renforcer les systèmes permettant aux femmes productrices en milieu rural d'avoir accès à de meilleures semences et aux moyens de production. C'est pourquoi le sujet sur lequel nous travaillons reste un sujet d'actualité parce qu'il n'est pas suffisamment investigué dans le champ sociologique. L'analyse de données issues de nos observations indique qu'en milieu rural, les femmes du bassin arachidier sont des cultivatrices à part entière et participent à la transformation des produits agricoles. Toutefois, elles font aussi l'objet d'énormes difficultés, car il y a la pauvreté qui les affecte. En choisissant de travailler sur ce sujet, nous sommes très sensibles quant à la situation précaire des femmes agricultrices dans le milieu social. Cette précarité est surtout due à un manque de terre, de semence et de technologie moderne destinée à une production, un rendement satisfaisant, le manque de formations par rapport à l'entretien et la gestion des produits agricoles, les conflits, l'absence d'un appui financier des structures étatiques ou des institutions de micro finances, etc. Nous sommes aussi frappés de leur situation vulnérable comme pour dire abandonnées à elles-mêmes, en quête de meilleures conditions dans les travaux champêtres ; ce sont des femmes motivées, courageuses et déterminées, malgré les difficultés sus évoquées.

Dans le contexte, l'image de la femme rurale évolue sous l'influence des changements socioéconomiques et de la lutte pour la promotion de la femme. Ainsi, parler des femmes du bassin arachidier et surtout de celles vivant en milieu rural et agricole, évoquer leurs vies, leurs expériences, leurs efforts et leurs espoirs, n'est pas facile à accomplir. Pour y parvenir, il semble utile de rappeler les conditions historiques et sociales et économiques où elles ont vécu et vivent encore. Du point de vue historique, les femmes du bassin arachidier sont celles qui sont originaires des régions centres du Sénégal plus précisément dans les régions de Kaolack et de Kaffrine. Ces régions du centre du Sénégal constituent une aire géographique stratégique et socioéconomique dans le sens où elles forment le bassin arachidier du Sénégal. Depuis toujours, ce bassin arachidier constitue un creuset pour l'essor économique car les femmes travaillent, plus que les hommes, la terre pour vivre. Si les femmes du bassin arachidier, notamment celles de Birkelane organisent la vie familiale, cultivent la terre, élèvent, éduquent les enfants, servent les hommes et soutiennent les traditions et les culturelles, les hommes quant à eux quittent les villages pour aller chercher du travail dans les capitales régionales et parfois même vers d'autres continents. Par observation directe et participante, nous constatons aussi que les conditions de vie des femmes du bassin arachidier sont difficiles, alors qu'au cours de cette dernière décennie, beaucoup de progrès ont été fait pour l'égalité homme-femme, notamment avec l'introduction de la loi sur la parité. Cette dernière défend l'égalité entre l'homme et la femme en termes d'emploi et salaire, l'égalité en matière d'opportunités de carrière professionnelle ainsi dans l'éducation et la santé. De la sorte, les femmes sont devenues graduellement une force de progrès et de développement, car étant engagées

dans tous les secteurs de la vie sociale et économique du pays. Cependant, malgré les grands progrès réalisés pendant cette dernière décennie, les conditions de vie générales des femmes, notamment en milieu rural et agricole restent toujours difficiles. La recherche de solution à la crise économique et sociale que traverse la société sénégalaise nécessite une réelle implication des femmes dans l'agriculture en milieu rural. Selon *Chambers* (1990 :512), il ne peut y avoir de développement dans un pays si la femme continue à être dominée par l'homme. Pour lui, la femme rurale a été marginalisée bien qu'elle joue un rôle dans la société à travers les gros efforts qu'elle fournit. Ainsi, écrit-il,

Une distorsion assez généralisée joue en défaveur de la technologie et des besoins fantômes de la campagne. On a négligé les cultures potagères qu'elles pratiquent qui sont des sources de revenu modeste. De même, elles fournissent de gros efforts et peinent trop dans la transformation des aliments (manioc, mil...). Rares sont les ingénieurs et les scientifiques qui ont consacré une attention à ces femmes.

Chambers continue en disant que « la distorsion pro-masculine et antiféministe apparaît aussi au niveau du labourage effectué en général par les hommes, qui a attiré plus l'attention que le désherbage ou le repiquage exécutés par les femmes. De même, les cultures de traite dont l'homme bénéficie attirent plus d'intérêt de la recherche que les cultures de subsistances exécutées par les femmes. » En effet, la mondialisation considérée comme un levier pour le développement des femmes, n'a pas encore résolu la misère dont souffre ces dernières. Celles-ci sont pourtant un atout majeur, indispensable pour l'avenir de ces pays. En prenant l'exemple du Sénégal où les hommes croient que les femmes sont incapables de faire certains travaux, nous affirmons que ce sont elles qui effectuent les travaux les plus pénibles et leur journée de travail est souvent plus longue que celle des hommes, et malgré cela, elles bénéficient moins quand il s'agit des ressources naturelles et les moyens de production. Toutefois, le Sénégal est l'un des pays qui célèbre la journée nationale et la quinzaine de la femme et il y a autant de conférences et de débats internationaux sur la femme. Des plans nationaux d'action pour la femme, des textes et des institutions qui tracent des cadres de normalité et d'égalité sont élaborés.

En somme, il convient de souligner que l'analyse des données exploratoires montre que les femmes du bassin arachidier ont toujours joué un rôle essentiel dans leur communauté. Elles ont été la plupart du temps considérées comme étant le pilier de la famille et de la société. Leur pouvoir dans tous les segments de la vie rurale sénégalaise est longtemps connu et leurs droits ne sont pas bafoués en raison des traditions culturelles patriarcales qui prévalent dans cette partie du Sénégal. Les femmes du bassin arachidier ont un rôle essentiel dans la préservation de la culture rurale et la promotion du développement rural. Elles sont les gardiennes de la tradition et des valeurs ancestrales transmises de génération en génération et relative au culte du travail féminin. Mieux, elles ont un rôle majeur dans l'éducation des enfants, qui sont souvent responsables de la transmission des valeurs et

traditions de leur communauté. Les femmes du bassin arachidier ont pris de plus en plus de place dans le milieu rural. Elles occupent des postes de leadership dans la politique, l'entreprise, l'éducation, l'élevage, le commerce et l'agriculture, ce qui leur permet de devenir des actrices importantes de l'économie du centre du Sénégal. Dès lors, on comprend toute la pertinence de notre question de recherche lors que nous la formulons ainsi : comment la production agricole et l'exercice d'activités socio-économiques supplémentaires des femmes du bassin arachidier contribuent-ils à la construction sociale de la sécurité alimentaire à Birkelane, malgré les rapports de genre, les difficultés auxquelles les femmes du bassin arachidier sont confrontées dans ces domaines d'activité, les incertitudes et contraintes qui caractérisent cette localité ? À la lumière de cette question de recherche, il est important de noter que les femmes du bassin arachidier, notamment celles de Birkelane n'attendent pas l'État dans le cadre de la promotion des politiques de sécurité alimentaires et du développement du local en milieu rural, elles participent cependant en prenant des initiatives locales. Ainsi, dans le cadre de ce présent article, notre objectif est de montrer comment les femmes du bassin arachidier arrivent, à travers la production agricole et d'autres activités économiques supplémentaires, à contribuer activement à la construction de la sécurité alimentaire ou au processus de sécurisation alimentaire à Birkelane.

2. Cadre, approche et méthodologie de recherche

Pour étudier la question de la contribution de la production agricole des femmes saluum-saluum à la sécurité alimentaire dans le bassin arachidier, nous avons choisi le Département de Birkelane. C'est un département dominé par des activités agricoles menées généralement par les femmes très actives et dynamiques dans le développement socio-économique de la localité, notamment dans la sécurité alimentaire. C'est pourquoi nous avons porté notre choix sur les deux grandes communes, à savoir Mabo et Ndiognik. Ces dernières constituent des pôles économiques les plus dynamiques du département de Birkelane. Elles forment le cœur du bassin arachidier et le grenier de plusieurs grandes villes du Sénégal pour les céréales locales. Les principales cultures dans le département sont : l'arachide, le mil « souna », le mil « sorgho », le maïs et le niébé. Le département produit également de grandes quantités de légumes : tomates, gombo, aubergine douce et amer, piment, patate douce. Pour toutes ces spéculations, les cultures se font avec l'eau pluviale et aussi par l'irrigation. Birkelane est le cœur de la culture de l'arachide et du mil au Sénégal.

Pour mieux étudier la question de la contribution des femmes du bassin arachidier, notamment celles de Birkelane à la construction sociale de la sécurité alimentaire à Birkelane, il nous semble pertinent de privilégier une approche constructiviste inspirée de l'anthropologie du développement en milieu rural. En effet, selon cette approche, rien n'est donné a priori ; ce ne sont pas les déterminations, mais des constructions des individus ou des

groupes d'individus qui orientent les actions et les comportements dans la vie sociale. Ainsi, les travaux de P. Berger et Th. Luckmann (2012) illustrent bien ce modèle théorique. Ils se situent dans la perspective du constructivisme phénoménologique. Se basant sur les socles de la connaissance dans la vie de tous les jours, ils recherchent la manière dont la réalité est construite. Ces deux auteurs choisissent une approche qui favorise l'interaction des acteurs. De ce point de vue, nous ne pouvons qu'emprunter cette approche pour mieux étudier la question de la construction sociale de la sécurité alimentaire chez les femmes de Birkelane dans le cadre d'une contribution active au développement local en milieu rural, car elle permet de l'appréhender comme un construit social. Inspirée de l'anthropologie du développement telle qu'elle est définie par Jean Olivier de Sardan, cette approche permet de comprendre comment ces femmes actives arrivent, de façon participative, interactive et endogène, à contribuer à la construction sociale de la sécurité alimentaire et à tenir une bonne partie de l'économie rurale en faisant en même temps la promotion du développement local en milieu rural. À travers cette approche, nous partons du principe selon lequel la contribution de ces femmes doit être appréhendée comme une construction sociale, un produit social, individuel, historique, idéologique, culturel de ces femmes et de leurs interactions au sein de leurs groupements féminins en milieu rural.

Pour atteindre notre objectif de recherche, nous avons trouvé nécessaire de mobiliser à la fois la méthode quantitative et celle qualitative. Le choix de cette méthode mixte nous permet de mesurer ou de quantifier les données pertinentes par exemple le taux de participation des femmes dans l'agriculture, la situation matrimoniale, la quantité de production, etc. La méthode qualitative prend en charge les aspects qualitatifs de la question de recherche compléter celle quantitative. À propos du choix de la technique d'échantillonnage, nous avons mobilisé la technique d'échantillonnage par quota pour constituer, en fonction de la typologie des deux communes concernées, notre échantillon avec 60 femmes du bassin arachidier. En ce qui concerne la collecte des données quantitatives, soixante questionnaires ont été réalisés. Pour la collecte des données qualitatives, des observations participantes, des entretiens individuels et des *focus group* auprès des femmes du bassin arachidier ont été faits.

3. Présentation et analyse discutée des résultats de recherche

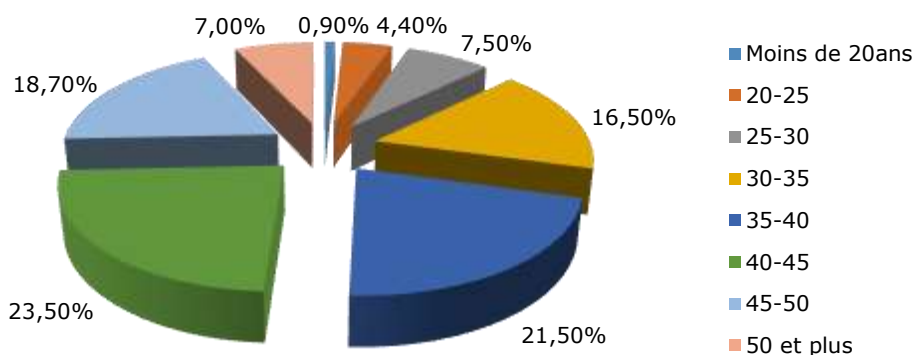
Après avoir décrit le contexte, élaboré le problème et clarifié les méthodes, le cadre et les outils de recherche, nous présentons le cadre analytique et interprétatif de cet article qui comprend quatre points. Premièrement, l'accent est mis sur les caractéristiques sociodémographiques des femmes du bassin arachidier. Deuxièmement, nous décrivons les contributions des femmes du bassin arachidier à la sécurité alimentaire. Ensuite, nous abordons d'autres activités productives des femmes du bassin arachidier. Enfin, nous analyserons le rôle des zones maraîchères dans la diversification

des revenus des ménages. Notre démarche est d'apporter des réflexions personnelles d'ordre théorique et empirique à travers des échanges avec des auteurs qui défendent l'approche interactionniste adoptée, même si les résultats de leurs travaux sont situés. À notre avis, les quatre axes semblent fournir un cadre dans lequel présenter et discuter nos résultats.

3.1. Les caractéristiques sociodémographiques des femmes du bassin arachidier

Les femmes qui font de l'agriculture sont des femmes d'âge mûr, elles représentent à la fois les épouses, les mères et des cheffes de ménages. Elles travaillent pour pouvoir subvenir à des besoins spécifiques de leurs ménages. À travers le « champ », ces femmes participent au développement de leur localité, jouent le rôle d'assistance et de veille dans la sécurité alimentaire du foyer. Les activités agricoles constituent leur principale source de revenus.

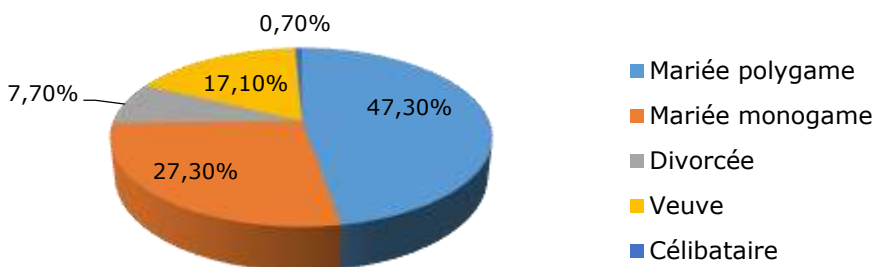
Figure 1. Répartition des femmes enquêtées selon l'âge



Source : Données de terrain.

L'analyse de ce graphique montre que la tranche d'âge des 40-45 ans prédomine avec 23,50%. Elle est suivie de celle comprise entre 35 et 40 ans qui représentent 21,50 % de l'effectif. Les moins de 20 ans constituent la frange la plus faible, suivie des 20-25 ans et de la classe d'âge 30-35 ans. Celles qui sont âgées de 45 à 50 ans représentent 18,70 %. L'analyse révèle une population féminine jeune sans grande disparité dans la répartition entre classes d'âge. La configuration de l'âge montre que plus les femmes sont jeunes moins elles sont impliquées dans les activités agricoles.

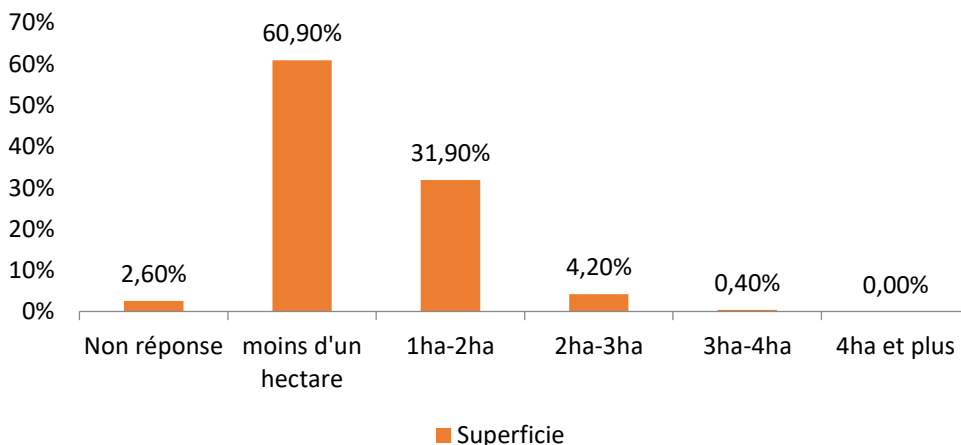
Figure 2. Situation matrimoniale des femmes enquêtées



Source : Données de terrain

Le graphique ci-dessus montre que 75% des cibles sont mariées, les deux-tiers d'entre-elles soit 47, 30% se trouvant dans des ménages polygames. Cette situation est typique des exploitations familiales rurales de cette partie du bassin arachidier. La proportion de divorcées est de l'ordre de 7,70% alors que les veuves représentent un peu plus du double de cette catégorie soit 17, 10 %. Les wolof « saluum-saluum » sont des agriculteurs vivant en villages relativement sédentaires. L'organisation sociale est basée sur les patrilignages et la famille étendue, polygyne, à résidence virilocale. Chaque chef de famille possède des terres qu'il répartit en champs collectifs dans les exploitations familiales et des petits lopins de terre individuelles allouées de façon temporaire à chacune des épouses ainsi qu'à ses fils mariés. Dans les exploitations, tous les membres de la famille y participent et les femmes n'ont droit à travailler dans leurs propres champs qu'aux après-midi. Les « saluum-saluum » sont souvent stéréotypés d'hommes polygames et ceci est à ramener au mode de vie et l'organisation des *carrés* ou les activités de production appellent une main d'œuvre abondante.

Figure 3. Pourcentage de la superficie emblavée par les femmes



Source : Données de terrain.

L'analyse de ce graphique montre que 60,9% des femmes de Birkelane occupent des exploitations agricoles de moins d'un hectare et 31,9% occupent des champs d'une superficie variant entre 1 et 2 ha. Les femmes ont moins de chance d'occuper du foncier dès que le champ avoisine les 3 ha et ces chances deviennent nulles à partir de 4ha.

3.2. Contribution des femmes du bassin arachidier à la sécurité alimentaire

Dans les représentations sociales et culturelles du monde du bassin arachidier, les graines d'arachide et de mil ont un caractère lucratif et sacré. Ainsi, comme le soulignait Paul Pélissier⁵, l'arachide constitue la principale culture de rente depuis l'indépendance. Et, elle a pris de l'importance, au point de devenir, vers la fin du XIX^{ème} siècle, le premier produit d'exportation, mais aussi et surtout la principale source de revenus des paysans. Autrement dit, l'arachide exerce sur toute l'économie du Sénégal une écrasante souveraineté. On retrouve la même idée chez Marie-Denise Riss⁶ lorsqu'elle estime que, « homme et femme s'occupent séparément de leur parcelle qui retient toute leur attention ». La femme du bassin arachidier prend en charge toutes les responsabilités financières de son exploitation. Les femmes préfèrent exploiter un champ d'arachide qu'un champ de mil et de maïs. Celles qui ont l'autonomie financière et la capacité louent des champs afin de pouvoir cultiver la « graine ». C'est pour cette raison que les femmes disposent moins de surfaces emblavées pour produire une quantité importante d'arachide et mil.

⁵ Pélissier Paul, *Les paysans du Sénégal, les civilisations agraires du Cayor à la Casamance*, Version électronique préparée par Charles Becker, Dakar, Paris, 2008.

⁶ Riss Marie Denise, 1989, *Femmes africaines en milieu rural. Les sénégalaises du Sine Saloum*. (Collections alternatives rurales), Paris, L'Harmattan, p.146.

Tableau 1. Rapport entre production des femmes et superficie à Birkelane

Production Superficie	Moins de "mbame"	5 à 10 "mbame"	10 à 15 "mbame"	15 à 20 "mbame"	20 à 25 "mbame"	25 à 30 "mbame"	30 "mbame" et plus	TOTAL
moins d'un hectare	145	38	4	0	0	0	0	187
1ha-2ha	29	53	29	9	0	0	0	120
2ha-3ha	0	1	7	8	1	0	0	17
3ha-4ha	0	0	0	1	1	0	0	2
4ha et plus	0	0	0	0	0	0	0	0
TOTAL	174	92	40	18	2	0	0	326

La plupart des femmes de Birkelane ont des productions comprises entre 500 kg et une tonne. La possibilité d'atteindre 2 tonnes étant quasi-nulle avec 0,2%. Les surfaces exploitées ne dépassent pas 2 ha. Ainsi, les femmes à qui leurs maris attribuent des terres, jouissent d'un champ qu'on appelle « *djatti* » pour y cultiver de l'arachide ; ce champ mesure souvent moins d'un hectare. Elles ne pratiquent pas la jachère, cultivent souvent une seule variété dans le même champ, procédé qui, au bout de 4 saisons, appauvrit le sol et impacte les rendements. L'environnement de production de ces femmes est parsemé de contraintes tantôt économiques tantôt agroécologiques, tantôt sociales. Elles cultivent aussi bien de l'arachide que du mil. Ce dernier leur sert de vivrière et de commerciale au besoin.

Tableau 2. La quantité de production en mil

Production en mil	Nb. cit.	Fréq.
moins de 5 "mbame"(100 kg)	95	20,90%
5 à 10 "mbame"(100 kg)	104	22,90%
10 à 15 "mbame"(100 kg)	11	2,40%
15 à 20 "mbame"(100 kg)	1	0,20%
20 à 25 "mbame"(100 kg)	0	0,00%
25 à 30 "mbame"(100 kg)	0	0,00%
30 "mbame" (100kg) et plus	0	0,00%
Total	455	100%

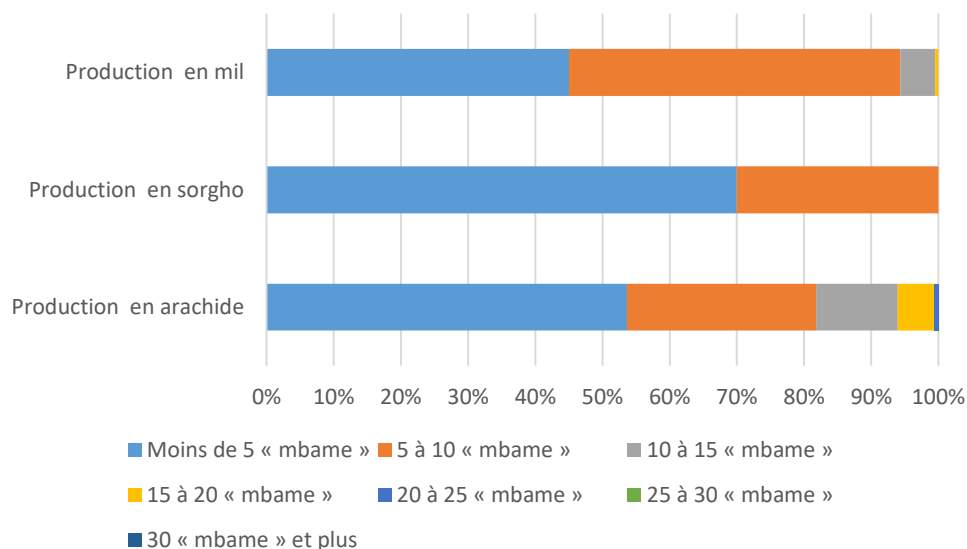
Source : enquête de terrain

La contribution vitale à la sécurité alimentaire du foyer est importante. Les femmes sont à la base de la petite agriculture, de la main d'œuvre agricole et de la subsistance familiale quotidienne. Elles ont moins facilement accès que les hommes aux ressources telles que la terre, le crédit, les intrants et les services qui renforcent la productivité. Au-delà des transformations des produits agricoles et de commercialisation, les femmes de Birkelane assurent la sécurité alimentaire à travers des stratégies de stockage des denrées dans des banques céréalières comme le souligne K-Touré quand elle dit que

Nous ne vendons pas tous les produits que nous avons pu récolter ou ramasser. Ceci nous aide à couvrir nos besoins culinaires. Et même s'il arrive que le grenier de la famille, qui relève du droit du chef de ménage soit fini, nous les femmes, nous utilisons les nôtres pour pallier ce manque.

Qu'elles soient agricultrice ou simple ménagères, les femmes saloum-saloum ont toujours géré les produits agricoles pour assurer la sécurité alimentaire. En effet, une femme peut investir dans le potentiel productif de la terre plutôt que l'exploiter uniquement. Cela veut dire qu'elle est capable d'adopter des pratiques culturelles écologiquement durables, mais aussi elle peut planifier les ressources en fonction du climat ou des conditions économiques tout en comptant sur leur production. Cinquante pour cent des agriculteurs sans ressources sont des femmes qui sont aussi les principales responsables de la sécurité alimentaire. Le succès des efforts qu'elles accomplissent pour répondre aux besoins journaliers du ménage dépend de la façon dont elles gèrent et complètent un ensemble limité et précaire de ressources : terres agricoles, pâturages et forêts. Sans terre et sans sécurité de tenure, une femme ne peut ni accéder au crédit ni appartenir à des associations agricoles, notamment celles qui s'occupent de transformation et de commercialisation des produits. Malgré ces difficultés, les femmes de Birkelane arrivent, comme le justifient et reflètent les valeurs du graphique ci-après, à contribuer dans le processus de sécurisation alimentaire.

Figure 5. Pourcentage de la production agricole (arachide, mil et sorgho) des femmes du bassin arachidier



Dans les exploitations, la répartition des charges de travail est presque équilibrée entre les épouses et les maris, la main d'œuvre étant assurée par tous les membres de l'exploitation familiale. Les femmes participent aussi bien à la culture du champ familial que dans activités du champ de case où elles assurent la culture de quelques condiments (niébé, courge, oseille, gombo) pour agrémenter les repas. Les femmes cheffes d'exploitation s'occupent entièrement des champs qui leur reviennent de droit et dont elles assument la responsabilité à tous les niveaux, de la production à la gestion des récoltes en passant par les contrats des travailleurs saisonniers appelés *surga*.

3.3. Les autres activités productives des femmes du bassin arachidier

Pour le décortiquage, le vannage, la torréfaction, la dépellicule et le broyage, l'enquête montre que le décortiquage est effectué par le décortiqueur mécanique. Un tarare opère la séparation entre graines et coques par un jeu de grilles et de soufflerie. Un second passage dans le tarare permet d'obtenir des graines plus propres et de meilleure qualité. Le tarare opère la séparation des graines et des coques par un jeu de grilles et de soufflerie. Un second passage dans le tarare permet d'obtenir des graines plus propres et de meilleure qualité. À la suite de ces opérations, on obtient en moyenne 67 kg de graines décortiquées pour 100 kg d'arachides coques. La machine permet de traiter 200 kg d'arachides par heure. Les coques sont valorisées sous forme litière ou comme substrat dans le maraichage et le micro-jardinage. Le torréfacteur est un four qui a une forme d'un demi-cylindre métallique une

barre de fer sur le côté. Les femmes se servent de cette barre de fer qu'elle tourne au sens de l'aiguille d'une montre. Les graines y sont introduites par quantité de 10 à 15 kg de graines. Cela dépend aussi de la forme cylindrique du four. Il faut environ trente minutes (30 mn) de cuisson pour quinze kilogrammes (15 kg) de graines. Le débit horaire de la machine est donc en moyenne de 30 kg/h si on utilise la quantité nécessaire de bois de chauffe. C'est une tâche très difficile qui demande de la concentration et une attention particulière, car si les graines brûlent trop, cela influe sur la qualité de la pâte.

Quant à la dépellicule, il s'agit d'un travail manuel qui nécessite de la force et beaucoup de dextérité. Il s'agit d'un battage à partir de mouvements réguliers et continus des pieds d'une quantité de graines mise dans un sac. Ensuite, on procède au vannage qui nécessite une bonne ventilation. Le broyage constitue la dernière étape du procédé. Le broyage des graines s'effectue soit avec le moulin d'arachide ou avec un broyeur à meule artisanal. Si le broyage est une opération lente, le décorticage est effectué, quant à lui, par la machine décortiqueuse mécanique. La fabrication des moules et le pressage de l'arachide interviennent après que la poudre est précuite. Des sacs vides sont découpés en morceaux de forme carrés étalés à même le sol pour y verser la poudre déjà passée à la vapeur et pour construire des moules afin de les insérer dans la machine. Cette dernière peut contenir de cinq treize moules selon la taille. Cet exercice manuel est effectué exclusivement par les femmes. Le processus de transformation est mené du début à la fin par ces dernières. Rien ne se perd dans cette chaîne de transformation. et 600 francs Cfa. La transformation de l'arachide en huile locale appelée seggal est avec la culture du manioc une des spécialités des femmes wolof du « saluum dior », également appelées « dior-dior », en référence à leur région historique d'origine, le Cayor. Ces activités de transformation permettent aux femmes de faire le lien entre la production et la commercialisation dans des chaînes de valeur non formalisées. En effet les marchés locaux hebdomadaires comme permanents jouent un rôle important dans la diversification économiques à laquelle parviennent les femmes.

Les transactions des femmes saluum saluum dans les marchés en particulier ceux hebdomadaires dénommés « luuma » se singularisent par les stratégies de vente. Elles utilisent plusieurs circuits pour l'écoulement de leurs produits. À chaque fois qu'elles se rendent aux marchés, elles ne ramènent qu'une faible quantité de produits restants. Cela démontre leur maîtrise des circuits commerciaux et l'efficacité de leurs stratégies ; elles préfèrent vendre à des prix unitaires pour réaliser des profits d'échelle. Dans ce système, la productrice constitue l'acteur clé de la filière et assume les risques de production. Ainsi, les agricultrices sont aussi des marchandes. Il peut s'agir d'une productrice individuelle comme d'une productrice membre d'un groupement ; le collecteur jouant le rôle de relayeur. Le collecteur-production communément appelé producteur-banabana, collecte et vend au niveau du marché et souvent en gros. Il supporte les risques de production de son propre champ et de commerce vis-à-vis des courtiers. Le collecteur-

commerçant sillonne les marchés hebdomadaires pour acheter la production et qu'il revend ensuite en zone urbaine, aux consommateurs finaux et aux autres commerçants des marchés urbains. Le « *ndiogane* »⁷ quant à lui collecte les produits chez les productrices et revend sur place à d'autres clients des zones urbaines. L'autre stratégie consiste à stocker leurs productions non-périssables jusqu'aux mois de juin à août pour les revendre à prix intéressants lorsque que les denrées se raréfient sur le marché. Elles font ainsi de la « rente d'anticipation ».

Figure 6. Des « moules » d'arachides appelées « rakkal



Source : Enquête de terrain.

Figure 7. Femmes autour d'un presse à huile



Source : Enquête de terrain

L'arachide occupe une place importante dans l'économie du pays mais aussi dans la sécurité alimentaire des populations locales. Comme nous l'observons, la graine joue une multi-activité pour les femmes. La transformation des produits agricoles tels que l'arachide est typiquement assurée par les femmes que cela soit les épouses, jeunes filles. Ces produits destinés à l'autoconsommation des ménages, sont aussi acheminés vers le marché. Dans notre zone d'étude, ce sont les femmes qui prennent en charge la transformation et la commercialisation de cette production et le contrôle des revenus. Ainsi, la production des femmes passe de la subsistance à la sphère marchande pour répondre à leurs besoins financiers. La production de la patte d'arachide est passée de simple activité d'appoint au statut d'activité économique. Cette transformation de l'arachide en pâte est une activité individuelle des femmes, parfois aidée par leurs enfants. Le décortiquage manuel de l'arachide est fait au sein des ménages par les femmes et les enfants ou bien par la machine décortiqueuse. Cette activité est pratiquée aussi bien par les productrices que celles qui ne disposent pas de champs d'arachide mais qui travaillent comme main d'œuvre dans les exploitations familiales.

⁷ Vendeur à la sauvette.

3.4. Le rôle des périmètres maraîchers dans la diversification des revenus des femmes

Les femmes de Birkelane sont soutenues par des ONG en particulier World Vision du Sénégal sur qui les aide à mettre sur pieds des périmètres maraîchers. Les produits cultivés sont l'aubergine douce et amère, l'oignon, le gombo, le manioc, et la pastèque. Les revenus tirés de ces activités sont divisés en trois parties ; la première est destinée à l'achat des intrants. La deuxième partie revient aux femmes, chacune des membres recevant sa part et enfin la troisième est épargnée dans un compte bancaire collectif. Le jardinage est entré depuis fort longtemps dans les habitudes des femmes rurales entre le pays wolof et le sud saloum, mais c'était plutôt dans les champs de case ou bien dans la production de légumes pendant la saison des pluies. Pelissier (1966, 163) rappelait qu'aux abords immédiats des habitations, sur le périmètre où les détritiques villageois entretiennent une relative richesse organique, s'étend le *tol-keur* (champ de case), cultivé de manière à peu près permanente. Chaque carré dispose là de quelques ares de terrain, généralement consacrés à une récolte aussi précoce que possible de petit mil souva parsemé, de loin en loin, de quelques plants de sorgho. Dans la nouvelle dynamique de l'agriculture de contre-saison, nous remarquons que ce sont les femmes qui alimentent les marchés locaux et hebdomadaires. Elles se servent pour la plupart d'une petite parcelle derrière leur concession où elles cultivent de la tomate, du piment, de l'aubergine et du gombo. Les femmes s'occupent personnellement de toutes les étapes de la culture : du semis à la récolte et à la vente, comme le laisse entendre D-N (femme cultivatrice) lorsqu'elle déclare ceci :

Nous, nous n'avons pas de champ d'arachide personnel, nous travaillons pour nos maris dans les exploitations familiales. Nous travaillons durant les récoltes pour gagner un peu d'arachide que nous transformons. À part cela, nous ne disposons pas de champs d'arachide ou de mil ; c'est pour cela que nous cultivons des légumes même pendant l'hivernage, c'est notre spécialité »,

Une autre D-T (femme du bassin arachidier cultivatrice) soutient que :

J'arrive à gagner entre 1500000f à 2500000f ou plus par saison. Je cultive la tomate et le gombo que je vends aux marchés de Birkelane, de Kaffrine et de Touba. Je peux cueillir deux (2) à trois (3) bassines de tomate par trois (3) jours et du gombo. Cela m'aide beaucoup surtout s'il s'agit des frais d'inscription de mes deux filles et j'ai acheté aussi des petits ruminants grâce à cette culture.

Dans la période post-hivernage, les femmes agricultrices orientent leurs activités dans le domaine de la culture vivrière par irrigation. Elles varient leurs activités en pratiquant aussi l'élevage de petits ruminants. Cette pratique de l'élevage est un moyen qui vient toujours en appoint pour régler une urgence familiale. De même, la vente du bétail permet d'avoir des revenus à son compte pour assurer les fêtes ou les cérémonies familiales telles que le mariage, le baptême ou autres fêtes religieuses. Cette forme d'élevage est dite de « case ». Même si elles ne sont pas des éleveurs de

renommé, elles possèdent du bétail tels les moutons, les chèvres qu'elles élèvent à l'intérieur de la maison ou elles les confient à des proches. Cette forme d'élevage ne connaît pas un essor à cause notamment des vols de bétail et des limites techniques de la production. À la lumière de l'approche constructiviste et de la vision participative et inclusive du développement de Jean-Pierre Olivier De Sardan retenu comme modèle, il est possible de dire que les femmes du bassin arachidier occupent dans les marchés hebdomadaires de Birkelane une place essentielle parce qu'elles y écoulent leurs productions agricoles. Ces femmes du bassin arachidier jouent un rôle considérable dans l'économie locale en contribuant substantiellement à la création de richesse et aux dépenses familiales.

Conclusion

En définitive, il convient de retenir que ce présent article s'intéresse à la contribution des femmes du bassin arachidier dans la construction sociale de la sécurité alimentaire à l'échelle locale en milieu rural sénégalais (Birkelane), caractérisé par des incertitudes et contraintes fortes, mais non dénuées d'opportunités. Contrairement aux thèses relatives à la domination masculine, au non-respect des droits des femmes et aux attitudes attentistes des femmes africaines, l'analyse des résultats sous l'angle constructiviste articulé avec la conception sardanienne du développement prouve de façon participative, inclusive et endogène que les femmes du bassin arachidier jouent, à travers l'agriculture, la transformation des produits agricoles locaux, le commerce, l'élevage, etc., un rôle significatif dans la construction de la sécurité alimentaire et du développement en milieu rural. Ces femmes contribuent activement à la croissance économique, à la lutte contre la pauvreté, à l'amélioration de l'accès des femmes productrices à la connaissance et à l'innovation à Birkelane, etc. Structurées en organisation paysanne rurale, ces femmes accroissent la production pour assurer la disponibilité de denrées agricoles et mieux gérer les stocks malgré l'absence de politiques de sécurisation alimentaire et de développement local rural et les difficultés liées à l'accès à l'eau et aux semences certifiées auxquelles Birkelane est confrontée. L'analyse des résultats montre une organisation féminine, agricole, économique et commerciale soudée, solidaire et largement tournée vers la sécurisation alimentaire et la promotion féminine du développement local rural à Birkelane. Ces femmes du bassin arachidier permettent, à travers leur engagement collectif et leurs dynamiques associatives, aux populations de faire face aux périodes de soudure alimentaire ou de crise économique et sociale. De façon générale, ce sont des femmes à la fois distinctes et moins soumises aux normes, aux rôles et identités de genre imposées par la junte masculine ; elles ont des capacités individuelles et collectives interdépendantes et impliquant des arbitrages permanents entre intérêt individuel et intérêt collectif. Ce sont des femmes très actives et dynamiques qui sont collectivement entrées dans le « cycle temporel de la sécurisation alimentaire » dont parlait P. Janin (2021 : 61-78)

lorsqu'il développait une approche des « capacités » pour mettre en exergue l'influence des déséquilibres et des différences en termes de capacités dans le processus dynamique de prise de décision et aux rapports de genre entre hommes et femmes observables à Birkelane.

Références bibliographiques

ASTRUC Lionel, (2010), *Aux sources de l'alimentation durable*, Grenoble, Glénat.

BERGER Peter et LUCKMANN Thomas., (2012), *La construction sociale de la réalité*, Paris, Armand Collin.

CHAMBERS Robert (1990), *Développement rural : la pauvreté cachée*, Paris, Karthala.

ESNOUF Catherine, FIORAMONI Jean et LAUROUX Bruno, (2015), *L'alimentation à découvert*, Paris, CNRS Éditions.

FUMEY, Gilles, (2010), *Manger local, manger global*, Paris, CNRS Éditions.

DIEDHIOU Sécou O. (2023), « Le rôle des femmes dans la sécurité alimentaire urbaine à Ziguinchor (Sénégal) », *Afrique contemporaine*, n°275, p.39 -56.

JANIN Pierre, (2021), « L'autonomisation alimentaire de l'Afrique en perspective », *dans Le Déméter*, p.61-78.

JANIN Pierre, (2018), « Les politiques alimentaires en Afrique de l'Ouest. Réponse au risque ou facteur d'insécurité ? », *Dans L'État réhabilité en Afrique*, p.165-188.

MONTANARI Massimo, (1998), *La faim et l'abondance*, Paris, Seuil.

OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre (2007), « Crise alimentaire et malnutrition infantile au Niger : la « famine » de 2005 réévaluée », *In Critique internationale*, vol.37, n° 4, p. 37-49.

OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre (2008), « La crise alimentaire vue d'en bas. Synthèse des recherches menées sur sept sites au Niger », *Dans Afrique contemporaine*, vol.1 (n° 225).

OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre (2007), « De la nouvelle anthropologie du développement à la socio-anthropologie des espaces publics africains », *Dans Revue Tiers Monde*, 3 (n° 191).

PELISSIER Paul, (2008), *Les paysans du Sénégal, les civilisations agraires du Cayor à la Casamance*, Version électronique préparée par Charles Becker, Dakar, Paris.

RISS Marie-Denise, (1989), *Femmes africaines en milieu rural. Les sénégalaises du Sine Saloum*. (Collections alternatives rurales), Paris, L'Harmattan, p.146.

SEN Amartya, (1981), *Poverty and famine: an essay on entitlement and deprivation*, Oxford University Press, <https://doi.org/10.1093/0198284632.001.0001>.

THOMSON Anne et METZ Manfred, (1999), *Les implications de la politique économique sur la sécurité alimentaire*, FAO, Rome, 1999, p.2.